

Le bedeau de Notre-Dame

Francis Back

Number 62, Summer 2000

Voyage aux origines de la Nouvelle-France

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8514ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Back, F. (2000). Le bedeau de Notre-Dame. *Cap-aux-Diamants*, (62), 60–61.

Le bedeau de Notre-Dame

A l'été de 1661, les attaques iroquoises font treize victimes à Montréal, ce qui n'empêche pas les citoyens de régler des affaires de haute importance, tel le costume qu'il convient de donner au premier bedeau de la paroisse Notre-Dame.

Une guerre de clocher

Ville-Marie a été fondée en 1642 par la volonté d'un groupe mystique appelé «Société Nostre-Dame du Montréal pour la conversion des Sauvages de la Nouvelle-France». Or, une vingtaine d'années plus tard, cet avant-poste de la foi catholique ne dispose que d'une petite chapelle reliée à son hôpital.

Le désir de construire une église paroissiale à Montréal et d'affirmer un pouvoir spirituel et temporel dans l'ensemble de l'île attisera vite des luttes de pouvoir. En 1660, l'ordre de Saint-Sulpice marque un grand coup en obtenant du pape l'autorisation d'ériger Montréal en cure indépendante. La décision du Vatican écorche la juridiction de l'évêque de Québec, mais elle réjouit les «Montréalistes». En effet, l'ordre de Saint-Sulpice et la «Société Nostre-Dame» sont étroitement liés et leur pouvoir économique est vital pour l'avenir de Ville-Marie. Quand, en 1661, la décision du pape est connue à Montréal, on s'empresse d'embaucher un bedeau dont les atours seront dignes de toute paroisse qui se respecte. Mais au fait, qu'est-ce qu'un bedeau?

La fonction

Le bedeau est essentiel à la vie d'une paroisse et on constate cette importance par la multitude de tâches que cet homme assume. Pendant la messe il distribue le pain béni aux fidèles, fait la quête et conduit «les personnes de qualités aux offrandes». Il veille au recueillement des ouailles en chassant de l'église les mendiants et les chiens, ce qui lui vaut les quolibets de «chasse-coquins» ou de «chasse-chiens». Le bedeau puise «l'eau de Pâque» nécessaire au baptême et «l'eau de Pentecôte» employée chaque dimanche. Il coupe de fines branches d'arbres pour le dimanche des Rameaux ou il érige le bûcher pour les fêtes de la Saint-Jean. Lors de processions religieuses, il ouvre la marche et écarte tout obstacle potentiel.

Le bedeau sonne les cloches, que ce soit pour les enterrements ou l'angélus et, à partir de 1723, il devra faire retentir le toc-sin lors «d'orages à tonnerres» afin de prévenir les paroissiens du risque d'incendie.



Urbain Baudreau, dit Graveline, premier bedeau de Ville-Marie, en 1661. Sa «robe de bedeau» est «mi-partie», ce qui signifie qu'elle est rouge d'un côté et bleue de l'autre. Nous avons placé le rouge à droite et le bleu à gauche, suivant en cela l'usage de la ville de Paris dont les couleurs emblématiques sont similaires. Cette robe est galonnée d'un ruban de taffetas, vraisemblablement de couleur blanche : le bleu, le rouge et le blanc (qui symbolise l'argent) sont les trois couleurs qui figurent sur les armoiries de la paroisse Notre-Dame et elles seront utilisées de préférence pour habiller ses employés. (Illustration et copyright Francis Back)

Plus prosaïquement, le bedeau veille au nettoyage de l'église qui se fait en priorité «le samedi et à la veille de chaque fête» et il a soin d'exterminer les «araignées» qui ont élu domicile dans le lieu saint. En hiver, il supervise le déneigement et s'assure que l'on creuse des «chemins autour de l'église». En 1694, le salaire du «chasse-coquins» n'augmentera que s'il accepte de remonter les

pois de l'horloge nouvellement installée. Chaque soir, le bedeau fait la visite de l'église et vérifie si les portes sont bien verrouillées.

Le bedeau occupe également la charge lucrative de fossoyeur, car il ne touche la pelle que si on lui verse une somme d'argent. Notre homme agit souvent de façon expéditive et de ce fait, en 1722, on lui interdit de creuser désormais «dans le cimetière qui joint l'église aucun charnier pour mettre les corps confusément ainsi qu'il l'a ci-devant pratiqué, mais des fosses simples pour une personne tant en hiver qu'en été, lesquelles fosses auront au moins 4 pieds de profondeur».

Avec l'accroissement de la population montréalaise au XVIII^e siècle, un seul homme ne peut suffire à toutes ces tâches. La fabrique de Notre-Dame crée donc un poste de «premier bedeau» qui aura sous ses ordres un «second bedeau» en 1718 et un «troisième bedeau» en 1736. À partir de 1751, on retient également les services d'un «suisse» ou gardien, auquel on confiera la surveillance de l'église.

Le costume

Le caractère solennel de la charge de bedeau est reflété par son costume hérité du Moyen-Âge. Cette tenue archaïque fera dire à un chroniqueur parisien du XVIII^e siècle : «Quand je vois les bedeaux, je me dis : ainsi tout le monde était habillé sous le règne de Charles VI [1368-1422]!»

En France, les bedeaux sont vêtus de longues «robes» de drap bleu, rouge, ou encore «mi-partie», c'est-à-dire arborant ces deux couleurs divisées par un axe vertical. La manche gauche de cette robe porte quelquefois «une plaque d'argent ou un chiffre en broderie, qui représente l'image ou le nom du patron de cette église». Ces renseignements s'harmonisent avec les archives montréalaises.

En 1661, le maître tailleur Nicolas Hubert, dit Lacroix, reçoit de la serge bleue et rouge ainsi que du ruban de taffetas «pour faire la robe du bedeau de ladite église». Cette robe est donc «mi-partie» et galonnée de taffetas. Sur la manche gauche de ce vêtement, on brode en soie les armoiries de la paroisse : celles de la «Société Nostre-Dame du Montréal», adoptées en 1650 par son directeur Jean-Jacques Olier, qui est également le fondateur de l'ordre de Saint-Sulpice. Cet ouvrage de broderie est sans doute le fait



Les armoiries de la «Société Notre-Dame du Montréal», adoptées vers 1650. En terme héraldique, les couleurs se lisent comme suit : «d'azur (bleu) à une Notre-Dame d'argent, ayant un manteau de pourpre (rouge foncé), posée sur un mont d'argent, tenant dans la main senestre (gauche), un lis de jardin à trois fleurs, portant sur son bras dextre (droit) un Enfant-Jésus d'argent, qui tend une couronne d'épines. Entouré d'un liseré d'argent avec l'inscription : Notre-Dame du Montréal». Ces armoiries seront brodées sur la manche gauche de la robe du «premier bedeau» de Ville-Marie. Ce travail d'aiguille nécessitait vingt écheveaux de soie. (fac-similé : Francis Back)

des sœurs de la congrégation Notre-Dame qui ont la charge du linge et des ornements de la fabrique.

Ce premier costume de bedeau, conçu en 1661, sera de nouveau confectionné en 1685, alors que Montréal attend la visite du second évêque de Québec. Entre ces deux dates et par la suite, la robe du bedeau de Notre-Dame est simplifiée. Ce vêtement perd son aspect «mi-partie» ainsi que son galonnage pour ne conserver que le bleu et les armoiries brodées. Le bleu semble être emblématique de la paroisse de Ville-Marie : les enfants de chœur sont habillés de cette couleur, alors que ceux de Notre-Dame de Québec ou de Sainte-Anne-de-Beaupré sont vêtus de rouge.

La baguette du bedeau de la paroisse Saint-Anne-de-Varenes, vers 1829. Cette baguette en bois d'érable a été garnie de trois viroles et d'une fleur de lys en argent par l'orfèvre Paul Morand. La baguette du bedeau de Notre-Dame, quant à elle, sera ornée, en 1661, de trois fleurs de lys afin de faire écho aux armoiries de la paroisse qui portent ce nombre. Dimensions : 101,3 x 4,8 cm. (Musée du Québec, DLT-75.19)

Au XVIII^e siècle, le «second» et le «troisième bedeau» portent également des robes bleues, mais hiérarchie oblige, seul le «premier bedeau» arbore les armoiries de la paroisse sur la manche gauche. Le «premier bedeau» reçoit également certaines marques d'attention. En 1743, un certain Lecomte qui occupe ce poste mais qui souffre de calvitie se voit offrir une perruque aux frais des paroissiens. Enfin, le «premier bedeau» est le seul détenteur de la «baguette».

L'attribut

En France, les bedeaux tiennent dans la main droite une baguette rectangulaire, longue «de deux pieds et demi ou environ» et large «d'un bon doigt et un peu plus». À l'origine, cette baguette était un gourdin utilisé par le bedeau pour chasser de l'église les indésirables. Avec le temps, cet objet s'est transformé en symbole d'autorité que l'on garnit de «viroles et de plaques d'argent».

Les archives montréalaises confirment l'usage de la baguette en Nouvelle-France. En 1661, le chaudronnier Gilles Lauzon présente une facture à la fabrique Notre-Dame pour avoir garni la baguette du bedeau de trois viroles et de trois fleurs de lys argentées. Le nombre de fleurs de lys est une référence directe aux armoiries de la «Société Notre-Dame» sur laquelle la Vierge tient «un lys de jardin à trois fleurs».

Pour le «premier bedeau», se départir de ce symbole d'autorité ne va pas toujours de soi. En 1727, Nicolas Bourdet, qui se retire de la charge de «premier bedeau», reçoit quelque argent afin qu'il renonce à son désir de conserver la baguette et qu'il la remette de bon cœur à son successeur. À la longue, cet objet s'est probablement enrichi d'ornementations supplémentaires. En 1743, le «bâton du bedeau garni d'argent» est estimé à la rondelette somme de 45 livres, soit l'équivalent de trois mois de salaire pour un artisan.

En 1661, Ville-Marie est un avant-poste de la colonie assiégé par les guerriers iroquois et pourtant on habillera son bedeau sur le modèle des plus opulentes paroisses de France. Cet exemple, parmi tant d'autres, vient nuancer la vision d'extrême dénuement matériel que l'on accole trop souvent aux débuts de la colonie. Les documents d'archives témoignent qu'un certain degré de raffinement parvient à s'exprimer malgré des conditions jugées difficiles, surtout à nos yeux de contemporains. ♦

Francis Back
duba@aei.ca

ÉDITIONS
MULTIMONDES

des mondes à votre portée!

À ne pas manquer!

L'album du centenaire
du Mouvement Desjardins

DESJARDINS
100 ans
d'histoire



Pierre Poulin
avec la collaboration
de Pierre

Goulet et Andrée Rivard
2000, Éditions MultiMondes,
Sainte-Foy, 24,5 x 24,5 cm,
quadrichromie, 144 pages, reliure
rigide, 29,95\$. ISBN 2-89544-001-8.
Publié en coédition
avec les Éditions Dorimène.

Un échantillon de la société
aux premiers temps de la colonie

Fonder foyer en Nouvelle-France
Les Normand du Perche



Germaine Normand
préface
de Jacques
Lacoursière,
15 x 23 cm,
372 pages,
reliure souple,
34,95\$,
2-921146-90-8

Là où tout a commencé!

La Caisse populaire de Lévis,
1900-2000

Guy Bélanger
avec

la collaboration
de Claude Genest
2000, Éditions
MultiMondes,
Sainte-Foy,
15 x 23 cm,
342 pages,
reliure souple,
29,95\$,
ISBN 2-899544-000-x.
Publié en coédition
avec les Éditions Dorimène.



Chez votre libraire!